

Un féminin trop singulier

Quand Marthe avait fait sa prière intérieure, suppliant l'Universel de faire en sorte, avec sa manière incomparable de manipuler l'abscisse et l'ordonnée du hasard, de ne pas lui donner encore la même prof (oh, la pensée d'une nouvelle longue année scolaire avec la même névrosée gentille mais coincée), lorsqu'elle avait prononcé dans sa tête la chaîne de ses supplications, elle avait senti comme un enrouement par moments, qui lui avait bloqué le chemin de la persuasion, elle avait douté d'elle-même. C'est pourquoi elle ne fut pas aussi abattue qu'elle aurait pu le penser lorsqu'elle vit s'approcher de son rang la grande presque plantureuse mais simplement majestueuse Mme Colin. Elle l'avait su, elle aurait pu le parier.

« Et...ééé merde, madame Colin ... »

Ainsi donc, cette année non plus elle n'aurait pas M. Amado.

« Et je peux prédire ce qui va nous tomber dessus comme première rédaction !... »

Marthe aurait voulu oublier au plus vite le mauvais goût des dernières grandes vacances. Les grandes vacances n'avaient jusqu'alors jamais été trop longues pour Marthe. De nature contemplative, elle savourait les moments qui passaient les uns après les autres en une chaîne jamais brisée. Cela explique à quel point la rentrée lui donnait cette impression de resserrement, de passer à travers un goulot, ah, au secours, bien trop étroit. Et coïncidence aggravante, le soleil cédait en même temps la place au temps frisquet, aux jours qui indubitablement raccourcissaient en traîtres. Le soleil désertant lui donnait froid.

Eh bien, surprise, ah ah, tu m'as presque fait rire, devinez ce que Mme Colin a donné à ses élèves ? Eh oui ! Racontez vos vacances. Et cette fois-ci elle les a prévenus, il faut raconter la vérité, car ils ne sont pas suffisamment mûrs pour développer une histoire imaginaire et faire ressentir des événements qu'ils n'ont pas vécus.

Mais ces vacances, ... Marthe n'avait aucune envie de se replonger dans les moments nauséux qui avaient fait comme une nappe de pétrole même sur les jours ensoleillés où Paul n'avait pas encore fait son apparition.

Pour Marthe, les rédactions étaient une torture enthousiasmante, qu'elle entreprenait avec une jubilation et un sentiment de douleur inextricables. Elle y faisait l'expérience particulière du bonheur du langage qui permet d'extraire des pensées articulées et individuelles hors du magma indifférencié des idées et impressions. Le produit fini la mettait dans un état de satisfaction éblouie, aussi piètre eût-il été, surtout quand elle reconnaissait dans les phrases des idées qu'elle ne savait pas qu'elle avait eues et qui ainsi n'étaient pas mortes, comme tant de ses congénères grouillantes mais fuyantes. Mme Colin leur avait donné trois semaines, et, selon la logique causale de la dernière minute, cela faisait trois semaines moins un jour que Marthe attendait avec une angoisse croissante le moment de se mettre au travail.

« Racontez vos vacances »... Cette année on a failli ne pas partir. On devait aller dans un gîte dans le Massif Central, où, selon maman, un calme idyllique enveloppe des vallons traversés de gentils ruisseaux. On a failli décommander et perdre, comme a dit maman, nos arrhes (c'est comme ça que j'ai appris le mot arrhes, pluriel), à cause de Paul.

Cet été s'est passé sans art. Maman n'a pas sorti ses toiles à cause de son épaule.

Paul, elle l'ignorait, mais elle l'apprit lors des vacances ci-le long décrites, souffrait du sentiment incoercible de ne pouvoir s'échapper de lui-même et d'avoir à être lui toute sa vie. Il buttait contre des murs qui se révélaient toujours être les murs qu'il contenait en lui.

à cause de son épaule, qui la fait souffrir.

Le premier jour avait été une plutôt bonne surprise. Paul était arrivé à l'improviste et ça avait fait comme dans *A Day in the Life* des Beatles, un changement de tempo, un vacarme organisé. Très agréable et bouleversant. Elle était en train de dessiner dans sa chambre en écoutant Led Zeppelin, Emma lisait en écoutant des chants tziganes dans sa chambre, qui était la même chambre et qui supportait avec un calme imperturbable le mélange des résonances que les deux filles ignoraient de toute leur force d'adolescentes pour ne pas avoir à céder sur l'un des deux styles. Joël et Frédéric, quant à eux, étaient absents, probablement occupés à quelque tournoi de ping-pong. A part la chambre des filles, la maison était vide de bruit, et c'est dans ce silence que l'arrivée de Paul s'était répandue, ce silence était devenu animation.